

Le hasard

Autor(en): **Gérard, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **30 (1962)**

Heft 7

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568841>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le hasard

Jean sortit de chez lui l'âme en peine. Ah ! qu'il était dur de vivre dans cette ambiance hostile et vulgaire ! Sa mère avait encore crié ce soir, sans raison précise, parce qu'elle était fatiguée, usée par la vie, le travail, la médiocrité. Son frère aîné avait le don de se soustraire à ces reproches et de les détourner sur la tête de Jean, puis il prenait plaisir à envenimer les discussions. Toujours les mêmes sous-entendus ironiques. Pourquoi Jean ne se mariait-il pas, ne lui connaissait-on pas d'aventures ? Pourquoi était-il toujours là ? Pour son frère, au moins, on savait à quoi s'en tenir, toutes les mères du quartier s'étaient plaintes de son assiduité auprès de leurs filles, toutes les filles de son infidélité. Mais Jean cachait son jeu ! Il sortait rarement, ne se plaisait qu'avec des livres — « ça te donne des mauvaises idées, un jour on brûlera tout ça ». —

Il était trop gentil, trop délicat. A vingt-cinq ans, pas même une « fréquentation » ! Et tandis que la mère considérait avec tendresse son fils aîné, ce mauvais sujet — « Ah ! là, là, il m'en a fait voir celui-là ! » répétait-elle orgueilleusement —, Jean le trop aimant, le trop doux, ne récoltait que réprimandes. « Va chez l'épicier, allume mon feu, toujours dans mes jambes ! ». Et quelquefois aussi, mais dans quelle intention ? : « Si tu étais un homme . . . ».

Encore ce soir, le mauvais frère n'avait-il pas dit, alors que l'humeur était déjà orageuse : « Tu as tort de lui laisser de l'argent de poche, il va s'acheter du rouge à lèvres . . . »

Jean s'était levé au milieu du repas, était sorti en claquant la porte.

Pourquoi ces réflexions ? Que savait-on de lui ? Il s'était pourtant bien attaché à ne rien laisser paraître. En le voyant dans la rue qui pourrait se douter de ses désirs ? Il est beau, grand et fort, son visage est peut-être trop fin, son regard trop doux, mais ce n'est pas une preuve. Depuis son adolescence, il se surveille, depuis qu'il se connaît. Il ne se fait pas un mérite sans doute de ne donner aucune prise à la médisance. C'est sa nature. Il connaît les possibilités d'aventures faciles, mais elles lui font horreur. Ce n'est pas cela qu'il cherche. Parfois, le désir est si ardent, si exigeant, qu'on se laisserait aller à suivre celui qui passe et dont le regard quémande. Mais Jean se raidit, se détourne. Pourquoi ? Par dignité envers lui-même, peut-être, par besoin de pureté, par respect d'un sentiment qu'il veut entier, qu'il se refuse à gaspiller au détail. Il a eu quelques aventures, mais si brèves, si discrètes. Il ne voulait se donner qu'à coup sûr et chaque fois on ne lui demandait que ce qu'on offrait en échange : le plaisir, l'attrait de la nouveauté, un jour parmi les sept de la semaine. Non, pas cela malgré le besoin, hélas ! de cela aussi !

Ce soir, il marche dans la rue, le cœur lourd d'être vide. Pourquoi lui reproche-t-on ce qu'il a réussi par tant d'efforts à ne pas avoir à se reprocher lui-même ? Son frère se doute, probablement. Un coureur de filles décèle vite celui qui ne lui ressemble pas et sa virilité triomphante ne voit dans tout autre homme qu'un rival ou un objet de mépris. Mais est-ce du mépris ? Cette animosité ne ressemble-t-elle pas à de la haine, à de l'envie ? . . . C'est étrange, Jean n'arrive pas, lui, à envier les facilités que trouve son frère. Sa mère semble résignée, elle soupire : « Mon pauvre Jean ! . . . ». Mais elle a la résignation bavarde.

Pourquoi ? Que savent-ils ? Ils ne peuvent avoir que des preuves négatives : il ne court pas les filles, il n'est pas violent, il n'a pas de liaison . . . Rien de positif.

Mais c'est assez ! Il a trop supporté cela. Ah ! s'il pouvait rencontrer l'ami qui partage la tendresse, l'ami capable de ressentir l'amour comme il le ressent, d'accepter ce don d'un espoir intact et de se donner tout entier, non comme un complice mais comme un associé, pour construire ensemble.

Jean marche dans la rue déserte.

Une silhouette vient vers lui. Il est impossible de ne pas remarquer de loin son allure lente et harmonieuse, la minceur de la taille et les larges épaules. Sous un réverbère apparaissent des cheveux bruns bouclés court, un angle de peau dorée dans le col de la chemise ouvert. Le garçon est vêtu simplement, mais avec goût. Plus près, Jean peut voir son visage au nez droit, à la bouche enfantine. Tout près enfin, quand il le croise, un regard doux et triste, un regard qui semble s'éveiller d'un rêve pour rencontrer le sien.

Quelques pas plus loin, Jean s'est retourné . . .

*

Luc sortit de chez lui l'âme en peine. Ah ! qu'il était dur de supporter la solitude un soir de plus ! Un soir encore après tant d'autres, et combien de soirs, jusqu'à quand ? Quatre murs de papier passé, une fenêtre donnant sur les toits, le rayon de livres lus et relus mais dont l'amitié semble insuffisante à certains moments, et le lit trop large, le lit qui attend et dans lequel on sentira plus encore le vide d'une place inoccupée.

Ce soir, il ne pouvait plus rester là, enfermé, il lui a fallu sortir malgré sa crainte et ses résolutions. Depuis six mois qu'il est dans cette ville, Luc n'a pas encore osé sortir la nuit. Il en connaît les tentations, les possibilités d'aventures et il a peur . . . Non, pas cela ! Des bars, des vespasiennes, des rencontres au bord d'un trottoir. Et pourquoi, pour quel résultat ? Un quart d'heure ou une heure de plaisir, d'abêtissement, et ensuite la solitude plus lourde. «Merci, ce n'est pas mon genre !» pense-t-il violemment. Mais s'il sortait, s'il rencontrait la tentation, serait-il capable d'y résister ? Il y a des nuits où le désir d'un corps contre le sien est plus fort que l'amour de la pureté quand on a vingt-cinq ans et une chair brûlante. Une bouche entrouverte, une poitrine dure écrasant sa poitrine . . . «Non, pas cela !» murmure-t-il plus faiblement.

Quand il a quitté sa petite ville, voilà six mois, pour venir prendre un emploi dans l'administration, sa douce maman si compréhensive lui a dit : «N'oublie pas, Luc. Si un jour tu me dis que tu as trouvé l'amour, un véritable amour solide et profond, si tu es sûr de ce bonheur, n'oublie pas Luc, quel que soit cet amour, je serai bien heureuse».

Ils n'avaient jamais parlé de cela ensemble. Que sait-elle, la douce maman ? Elle a deviné, sans doute. Non qu'il y ait eu beaucoup de motifs pour comprendre. Quelques amitiés d'adolescence, peut-être trop passionnées, une jeunesse trop sage, une adoration trop exclusive pour la douce maman . . . Lui, il sait depuis longtemps les raisons de cette sagesse, mais elle comment a-t-elle deviné ? N'importe ! Il ne faut pas la décevoir, par respect pour elle autant que pour lui-même ; il ne doit pas se disperser

dans de stériles aventures: il n'est pas venu à la ville pour participer à ses débauches. Un jour, peut-être, il connaîtra ce grand amour «quel qu'il soit» qui lui permettra d'écrire : «Je suis heureux» . . .

Et puis, même s'il n'y avait pas cela, il doit surveiller sa conduite pour être bien noté dans l'administration. Son chef de bureau ne lui a-t-il pas dit un jour : «Vous savez, ici on n'aime pas les . . .» ? C'est bien assez qu'il se refuse à faire la cour aux dactylos, si encore on le rencontrait dans quelques mauvais lieux ou qu'il soit mêlé à certains scandales comme il s'en passe à la grande ville, ce serait une catastrophe pour sa carrière.

Alors, il est sage, trop sage. Le soir il reste enfermé dans sa chambre, entre les murs aux papiers passés, avec des livres dont il ne saisit pas le sens quelquefois tant son esprit s'échappe.

Et ce soir, c'est lui qui s'est échappé. La nuit se devinait trop belle derrière la fenêtre, au dessus des toits. Il n'en pouvait plus de solitude.

Ah ! s'il pouvait rencontrer l'ami qui partage la tendresse, l'ami capable de ressentir l'amour comme il le ressent, d'accepter ce don d'un espoir intact et de se donner tout entier, non comme un complice mais comme un associé, pour contraindre ensemble.

Luc marche dans la rue déserte.

Une silhouette vient vers lui. Il est impossible de ne pas remarquer le loin son allure souple, sa minceur, sa force. La clarté d'un réverbère fait briller son blouson de cuir, ses cheveux blonds et lisses. Son cou est dégagé dans le col largement ouvert. Il avance lentement. Plus près, Luc remarque la finesse de son visage, la pâleur de son teint et ses lèvres rouges, entrouvertes. Tout près enfin, quand il le croise, un regard très clair, triste et doux, et qui pourtant sourit en rencontrant le sien.

Quelques pas plus loin, Luc s'est retourné . . .

*

Ils ne se sont pas retournés au même instant. Voyant le dos qui s'éloignait, Jean a pensé : «Non. J'avais cru . . . C'est dommage, il était beau . . .»

Puis il a continué son chemin.

Une seconde plus tard, Luc s'est retourné. Il n'a pas remarqué le pas ralenti de Jean. Il a songé : «Ce n'est pas cela . . . C'est dommage, j'aurais aimé . . .».

Puis il a repris sa route.

Ils sont rentrés chacun chez eux. A moins qu'ils aient rencontré d'autres garçons qui ne les valaient pas . . .

R. Gérard

Le point de vue du médecin homophile

par PD Dr. M. Lob (Lausanne)

III

Suite

On m'a demandé de répondre à un certain nombre de questions. Je me limiterai donc à donner mon opinion sur les problèmes qui me sont indiqués. Je ne saurais les aborder sans préciser le terme d'homophile. Des professeurs et des spécialistes éminents exposent dans ce numéro